

—Ce serait bien étonnant qu'il n'eût pas quelques papiers sur lui.

Une des personnes présentes ne se fit aucun scrupule de fouiller le marquis. Dans la poche de sa jaquette on trouva un portefeuille dans lequel il y avait, avec quelques billets de banque, plusieurs cartes de visite. Sur une des cartes on lut, au-dessous d'une couronne :

*Marquis Edouard de Coulange,
rue de Babylone.*

On connaissait le nom du blessé, on savait son adresse ; mais comment le faire transporter chez lui ? Il fallait absolument qu'on trouvât une voiture.

Un jeune homme, qui était venu faire une promenade au bois de Boulogne avec sa femme, trancha la difficulté, en offrant la sienne, qui était arrêtée à quelques pas, dans une allée.

Trois hommes robustes enlevèrent M. de Coulange et le portèrent dans la voiture.

Deux personnes s'offrirent pour l'accompagner. L'un grimpa sur le siège à côté du cocher, l'autre monta dans le coupé.

A ce moment le marquis poussa un long soupir et rouvrit les yeux. Les secousses données à son corps en le portant lui avaient fait reprendre connaissance. Il regarda autour de lui, se souvint aussitôt, compris ce qu'on venait de faire pour lui, et d'une voix faible, assez forte cependant pour que tout le monde l'entendit, il prononça ce mot :

—Merci !

Quand la marquise vit arriver son mari, presque porté par deux domestiques, et suivi de deux hommes qui lui étaient inconnus, elle poussa un cri rauque, horrible et tomba évanouie dans les bras de Gabrielle. Les serviteurs étaient dans la consternation. Maximilienne, éperdue, folle de douleur, courait de son père à sa mère, donnant des ordres, que nul ne comprenait. A l'exception de Gabrielle, qui donnait des soins à la marquise pour la faire revenir à elle, tout le monde semblait avoir perdu la tête. Le comte de Montgarin, présent à cette scène, était au moins aussi pâle que le marquis. Il restait debout, immobile, atterré, incapable d'articuler un mot.

Le marquis était dans sa chambre, on l'avait couché sur son lit. La marquise commençait à reprendre ses sens.

—Restez près de votre maîtresse et continuez à lui donner des soins, dit Gabrielle à la femme de chambre de madame de Coulange.

Puis s'adressant à un domestique :

—Courez chercher le médecin qui demeure le plus près d'ici, lui ordonna-t-elle.

Elle dit à un autre :

—Courez chez le docteur Gendron, qu'il vienne immédiatement ; ne perdez pas une minute. Allez ?...

Les deux hommes qui avaient accompagné le marquis étaient toujours là.

—C'est vous qui avez ramené monsieur le marquis de Coulange ? leur demanda-t-elle.

—Oui, madame, dans une voiture qui est dans la cour de l'hôtel. Le cocher attend.

—Je comprends, dit Gabrielle.

Elle se tourna vers le maître d'hôtel.

—Allez payer la voiture de monsieur le marquis, ordonna-t-elle ; donnez vingt francs.

Comprenant que les deux hommes n'étaient pas de ceux à qui l'on peut offrir une récompense, elle leur dit :

—Messieurs, veuillez me dire vos noms afin que la famille de Coulange sache à qui elle doit de la reconnaissance. En attendant que monsieur le marquis puisse vous en donner le témoignage, en son nom, au nom de madame la marquise et de ses enfants, messieurs, je vous remercie.

Ils saluèrent Gabrielle et se retirèrent.

Gabrielle se retourna. La marquise était debout, les yeux hagards et blanche comme un suaire.

Oubliant qu'elle n'était pas seule avec l'institutrice ou perdant toute réserve :

—Donne-moi ton bras, dit-elle, pour m'aider à marcher jusqu'à la chambre de mon mari ?

Elles sortirent du salon, la marquise chancelante, s'appuyant sur son amie. Dans l'antichambre de M. de Coulange, la marquise dit à Gabrielle, en lui serrant le bras.

—Un mot avant d'entrer : qu'est-il arrivé à mon mari ?

—Je l'ignore, je n'ai rien demandé. Cependant, d'après quelques paroles que j'ai entendues, il paraît que le cheval de M. le marquis s'est emporté et que c'est une chute.

—J'ai vu du sang sur son visage et ses vêtements ; le crois-tu dangereusement blessé ?

—Je n'ose répondre. Attendons le médecin.

—A-t-on couru prévenir le docteur Gendron ?

—Oui. J'ai également envoyé chercher le premier médecin qu'on trouvera.

—C'est bien. Ah ! Gabrielle, je suis brisée, écrasée comme autrefois, à chaque instant toutes mes forces m'abandonnent.

Elle approcha sa bouche de l'oreille de Gabrielle et lui dit tout bas, d'une voix étranglée :

—Gabrielle, c'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari !

La mère d'Eugène tressaillit.

—Oh ! quelle idée ! fit-elle.

La marquise rapprocha sa tête de celle de son amie, avec l'intention de prononcer quelques mots qu'elle avait sur les lèvres ; mais, se redressant brusquement :

—Non, non, gémit-elle, je ne dois rien te dire.

Gabrielle fit semblant de ne pas avoir entendu.

—Venez, venez, dit-elle vivement. En vous voyant seulement, monsieur le marquis sera soulagé.

Les deux mères entrèrent dans la chambre du blessé. A genoux devant le lit, Maximilienne pleurait. Un peu plus loin, debout, le comte de Montgarin regardait tristement M. de Coulange.

A la vue de sa femme, les traits du marquis s'animent et un peu de rose teinta ses joues.

—Mathilde, chère Mathilde ! dit-il d'une voix affaiblie, en lui tendant la main.

La marquise se précipita sur cette main et en sanglotant, elle tomba à genoux à côté de sa fille.

Cette scène muette, mais touchante avait remué le comte de Montgarin jusqu'au fond du cœur. Gabrielle s'aperçut que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Il est bon et il a du cœur, se dit-elle, il est digne de Maximilienne, il la rendra heureuse.

X

Le docteur Gendron, qui demeurait rue Blanche, arriva presque en même temps que le médecin du quartier. Celui-ci s'empressait de donner au blessé les premiers soins nécessaires.

En voyant entrer M. Gendron, il le salua avec une grande déférence et dit :

—Cher maître, je suis à vos ordres.

Le docteur Gendron était très-pâle et tout tremblant.

Nous savons qu'il avait pour la marquise et les siens une affection profonde. Il prit la main de son confrère et répondit :

—Ne vous dérangez pas, continuez.

Puis il s'approcha du blessé. Il l'examina attentivement.

Du regard, la marquise l'interrogeait avec une anxiété que trahissait tous les mouvements de son visage.

Silencieusement, M. Gendron avait pris la main du blessé et il continuait à l'examiner, tout en approuvant par des mouvements de tête ce que faisait son confrère. Le premier soin de ce dernier avait été de faire prendre au marquis une décoction d'arnica. Maintenant après avoir lavé la blessure de la tête, il faisait son pansement. Puis, ayant fait retirer tout le monde, à l'exception de la marquise, les deux médecins se livrèrent à un examen des plus minutieux.

Enfin le docteur Gendron se redressa, la figure toujours calme, mais il y avait de la joie dans son regard. La marquise comprit.

—Ah ! mon ami ! soupira-t-elle.

Et de nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

—Ainsi, reprit-elle d'une voix tremblante, rien de grave ?

—Le choc a été violent, comme le prouvent ces contusions ; mais je ne constate aucune lésion intérieure, il n'existe aucun désordre dans l'organisme. Si, comme je l'espère, comme j'en ai presque l'assurance, rien ne vient aggraver la situation de notre cher blessé, dans quinze jours il ne se sentira plus de sa chute.

La marquise joignit les mains et tourna son regard vers le ciel. Prière muette adressée à Dieu !

Soudain, la porte s'ouvrit. Eugène entra et s'élança vers le lit, en disant :

—Ah ! mon père, mon père !

—Rassure-toi, lui dit le blessé, ce n'est rien. Demande au docteur et à ta mère.

—Mais cher père, reprit le jeune comte, comment ce terrible accident a-t-il pu vous arriver ?

—Docteur, demanda vivement la marquise, n'est-il pas dangereux, en ce moment, de faire parler mon mari ?

—Si M. le marquis ne se sent pas trop oppressé, il peut causer, je n'y vois aucun inconvénient, répondit M. Gendron.

Maximilienne, Gabrielle et le comte de Montgarin étaient près de la porte restée ouverte, ils n'osaient pas entrer.

—Vous pouvez revenir, dit le docteur.

Alors, devant tous, le blessé fit le récit que, dans la crainte de le fatiguer, on ne lui avait pas encore demandé. Il raconta comment, en montant l'avenue des Champs-Élysées, il s'était étonné de l'allure singulière de son cheval ; la façon dont l'animal s'était cabré